

Lè dou villho : patois de Ste-Croix

Autor(en): **E.B.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **53 (1915)**

Heft 41

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-211572>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LÈ DOU VILLHO

Patois de Ste-Croix.

Court dialogue en patois de Ste-Croix entre deux vieux d'autrefois dont l'un, Daniel, après avoir habité la localité pendant nombre d'années durant lesquelles il était voisin de François, était aller s'établir dans une autre localité située à quelques lieues de là. Passant un jour près de la maison de son ancien voisin, il s'arrêta un instant auprès de lui, et il s'en suivit le dialogue suivant :

FRANÇOIS (en voyant arriver Daniel). — Etai t'è ? Tè gros novè, ya gros grand taï qu'on ne t'a vu !

DANIEL. — Yè vrai ; dze ne vigne pò sovaï dè sla ruva.

F. — Tè faut aitrò, te praïdrè na bouÿcha ; on bocon dè pan et de fromödze.

D. — Oh ! vartò nèvouai, dzè trop couaïta, et nè fauta dè raf ora, grand marsi, tè rêmache bin.

F. — Eh bin asseta-tè na menuta. Et pouï, quin novè ? qu'etaï qui rônne ? la queïna dis-te ?

D. — Oh ! adè la mèma, faut tri son lin tant bin qu'on pù !

F. — Ah bin quet ? Yè dinsè po dsöcon. Et quemaï va la Zalie ?

D. — Dinse et Dinse, pò tant bin, l'a adè quò-què douleurs de rhumatisse que la fan preu s'fri.

F. — Combin ò-te d'aïfants ?

D. — Dze n'ai nè min, dze n'ai que des filles.

F. — Oh ! tè faut ètrè contaï, les fillès voliont bin loù valets (garçons).

D. — Yè vrè que le mè fan gros pliaizi, le ne sont pò vaniteuses, le ne sont pò orgolieuses, le sont à pan. ²

F. — Eh bin te vaï, yè bin quemaï dze tè die, lè fillès voliont bin loù valets. On za bin taur dè drè què loù valets sont dè batz et lè filles dè demi-batz.

D. — Mais topari, dzanmèri bin avai on valet. T'ai no dou tè, l'è benireux.

F. — Vaida, dzai nè dou, et dzè assebin deuve filles, mais dze t'assure que dzè atan dè recon-faire de mè filles què dè moù valets. Yè vrè que yaina yon que va gros bin, é mè fò pliaizi, mè l'òtre mè fò cozon. È la bin deu talent, lè preu instruit mais é n'annmè pò l'autau, é veudri adè ètrè foueur de la mézon ; nè pò on buveur, nè on péraïzeu, mais é lè trop dè per liu (de par lui, présomptueux, entêté) ; é n'acuté pò çai qu'on liai dit. Enfin, mè fò cozon, n'sè pò çai qué vù baillli.

D. — Oh ! faut pò sè dèzespèrò, é dsaidzèra.

F. — Dze lèspère.

D. — Ah bin quet ? quet fèrè avouai netrouù zaïfants ? Y ne nò zet pò baillli dè poyaf l'ou condure to quemaï on veudret, yè dè leu baillli le benèxaïplliet tant qu'on pù, et dè loù rêmètre lius loù dzers à Cè què mî quet no pù loù vardö deù mò.

F. — T'ò bin rézon.

D. — Quin n'heure ò-te ? Lè quatre heures ancliet fri ?

F. — Na, mè le van fri toledraï.

D. — Eh bin, mè fau vite allò, dzè oncor na bena tiria dè vant d'arrevò à la mézon, et dze tigne dè raïtrò dè beneure à reyè, paurtatè-bin !

F. — Tè assebin, bon rêtair, adieu sivo.

(Feuille d'avis de Ste-Croix.) E. B.

Opéra et comédie. — Un jeune homme, une jeune fille, très épris l'un de l'autre, étaient au spectacle. C'était la première fois que la jeune fille allait au théâtre. Elle était tout yeux, tout oreilles. On jouait « Mignon ».

1. Pour facilité la lecture et aussi l'écriture du patois de Ste-Croix, il sera convenu que la lettre ò surmontée d'un tréma sera prononcée avec le même son que la lettre o dans les mots français : or, dehors, trésor.

2. Expression d'autrefois qui voulait dire : travailleuses et économes, en d'autres termes : propres à amener le pain à la maison.

— C'est un opéra ! fit, d'un air de connaisseur, le jeune homme.

— Ah ! oui... un opéra ?... C'est la même chose qu'une comédie ?...

— Mais non, c'est pas du tout la même chose. N'est-ce pas, une comédie, c'est... oui... et puis, un opéra, c'est... Enfin, quoi, je puis pas mieux t'expliquer : l'opéra c'est comme qui dirait le soleil et la comédie, la lune.

La littérature de guerre. — Nous avons reçu du Comité catholique de propagande française, à Paris, toute une série de brochures ayant trait à la guerre, de la collection : « Pages actuelles, 1914-1915 » (Bloud et Gay, éditeurs, Paris). Ces brochures ont pour titres : *La neutralité de la Belgique*, par Henri Welschinger ; *La Belgique en Terre d'asile*, par Henry Carton de Wiart ; *L'Allemagne s'accuse*, par Jean de Beer ; *L'occupation allemande à Bruxelles, racontée par les documents allemands* (introduction par L. Dumont-Wilden) ; *Comment les Allemands font l'opinion*, I et II, par L. Dumont-Wilden. Enfin, de la collection « Etudes et documents sur la guerre » (Librairie Armand Colin, à Paris), *La violation de la neutralité belge et luxembourgeoise par l'Allemagne*, par André Weiss. Toutes ces brochures sont d'une lecture très attachante.

BONAPARTE EN SUISSE

OU

Une halte du grand homme, à Villeneuve

Comédie anecdotique, mêlée de couplets

par J.-J. PORCHAT

(Représentée pour la première fois sur le Théâtre de Lausanne, le 15 mars 1843.)

— 0 —

III

ROBINET.

Allons, Jean-Louis, il a touché la corde sensible ; laissez-vous fléchir... Jeannette est gentille, Michel monte une voiture dans la perfection : ça peut les mener loin...

JEAN-LOUIS.

Tout cela est bel et bon ; mais je n'entends pas de cette oreille-là.

ROBINET.

Vraiment ? Que ne le disiez-vous ? *Il passe de l'autre côté.* Je disais donc...

JEAN-LOUIS, avec impatience.

Il suffit. Ce n'est pas le jour de parler de mariage. Le Grand homme passera bientôt, et je vais en Municipalité, où nous sommes convoqués à l'extraordinaire, aux fins de nous préparer à lui rendre les plus grands honneurs, en conformité de notre délibération de ce jour.

MICHEL.

Mon père !

JEANNETTE.

Monsieur Jean-Louis !

JEAN-LOUIS.

Non ! La patrie avant la famille.

SCÈNE V

ROBINET, MICHEL, JEANNETTE

ROBINET.

Barbare ! Les voilà bien ces patriotes !... Ça n'a pas plus d'entrailles... Ah ! par exemple, pour les entrailles (*il se donne une tape sur le ventre*), un baillli en avait plus que trois municipaux. Il n'aurait pas planté là une jeune et jolie fille pour courir...

MICHEL.

Laissez-les donc vos bailllifs, M. Robinet.

ROBINET.

Mes bailllifs ! Mes bailllifs !... Pourquoi n'en parlez-vous pas ? C'étaient là des hommes de poids, des hommes considérables ! On savait ce qu'on tenait avec eux. Et leurs perruques donc, leurs vénérables perruques ! Comme ça représentait, comme ça jetai de la poudre aux yeux du petit monde... Celle-ci, par exemple, qu'elle était imposante sur la tête de notre dernier baillli ! Il me l'a laissée en témoignage de sa munificence. Hélas ! Elle est bien déçue, bien défrisée aujourd'hui. Elle se fait vieille comme son maître ; elle sera bientôt presque aussi chauve que moi... N'importe : je l'userai jusqu'à la

corde ; je veux en mourir coiffé, et que l'on m'en-terre avec elle. *On entend des cris confus.*

MICHEL.

J'entends du bruit... C'est Bonaparte ! Viens Jeannette. *Les cris, les vivats redoublent.*

ROBINET.

Michel ! Jeannette ! Jeannette ! Michel ! Arrêtez. N'allez pas servir d'ornement à son triomphe... O ciel...

SCÈNE VI

ROBINET, seul.

Il regarde du côté d'où vient le bruit.

Les idolâtres ! Ils vont lui baiser les talons : moi, je ne bouge pas d'ici ; je reste planté fièrement, le chapeau sur la tête, d'un air sévère et désapprobateur. Il me verra, lui ; il me remarquera et se troublera... Ils approchent ; ils viennent. O rage ! La place est si pleine de monde que la voiture ne peut avancer, sans compter que le pavé ne vaut pas le diable. Que vois-je ? On lui baise les mains, on lui jette des fleurs ! Je lui jetterais plutôt des pierres. Ohé ! du tumulte ! Voici du nouveau... La voiture a versé ! Oh ! s'il avait seulement deux ou trois côtes rompues ! *On entend des chants.* Hélas, non ! Les Vaudois chantent : Bonaparte se porte bien. Ah ! bon, bon, une roue, un essieu cassés ! C'est toujours quelque chose... Mais voici l'homme, o honte, entouré des hommages de ces fanatiques. Retirons-nous ; cela fait mal. *Il s'éloigne après avoir exprimé par gestes son indignation.*

SCÈNE VII

BONAPARTE, UN AIDE DE CAMP, DRAGONS VAUDOIS, servant d'escorte, SOLDATS FRANÇAIS, JEAN-LOUIS, MICHEL, PEUPLE.

CHŒUR.

AIR : *du Chant du départ.*

Bonaparte est à nous. Quel jour, quel jour de fête ! Chantons, Vaudois, soyons heureux. Sur nos bords, un moment le destin qui l'arrête, Amis, voulut combler nos vœux.

MICHEL.

Salut au vainqueur d'Italie !

Bientôt tu le seras deux fois.

Ah ! loin de nous jamais n'oublie

L'amitié du peuple vaudois.

JEAN-LOUIS.

A la victoire qui t'appelle

Comme un aigle on te voit voler.

Nos rochers, leur glace éternelle,

Rien, rien ne te fait reculer.

CHŒUR.

Bonaparte est à nous, etc.

BONAPARTE.

Citoyens, je suis sensible à ces marques d'affection et puisque mon voyage devait être retardé par un accident, j'aime mieux qu'il me soit arrivé chez vous que partout ailleurs.

VOIX.

Vive Bonaparte !

L'AIDE DE CAMP.

Général, trois heures sont nécessaires pour réparer...

BONAPARTE.

Hâtez-vous.

L'AIDE DE CAMP.

J'ai trouvé un ouvrier plein de bonne volonté.

JEAN-LOUIS, saluant.

Et très-habile, Citoyen premier consul. C'est mon fils. Est-il heureux de réparer la voiture qui porte les destins du monde. (*A suivre.*)

« **Piclette** » fait son tour de Suisse. — La reprise de *Piclette*, jeudi, au Kursaal, par la Muse, a été un réel succès pour l'auteur et pour ses interprètes. Cette amusante pièce vaudoise sera redonnée pour la dernière fois demain dimanche, à 8 1/2 heures, à la Maison du Peuple, avec prix réduits.

Piclette a été déjà donné à Vevey et à Montreux. Les prochaines représentations auront lieu à Moudon, Lucens, Payerne, Pully, Lutry, Cully, Mézières, Aigle, Bex, Villars, Morges, Rolle, Aubonne, Nyon, Cossonay, La Sarraz, L'Isle, Orbe, Vallorbe, Le Brassus, Le Sentier, Yverdon, Ste-Croix, Avenches ; puis Neuchâtel, Cernier, Chaux-de-Fonds, Le Locle, Couvet, Travers, Bienna, St-Imier, Fribourg, Bulle, Romont, Estavayer, Sion, Martigny, Monthey ; peut-être Genève et Berne.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.